# CONCOURS ACADÉMIQUES

# BONHEUR QUE PROCURE L'ÉTUDE

DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE

Du 18 mars au 7 avril 1817.

Oui, c'est toi que je chante et c'est toi que j'implore, Sage mère des arts, déité que j'adore, Étude! viens, préside à mes faibles concerts! De l'un de tes amants daigne inspirer les vers.

Toi seule es tout pour moi; ta paisible lumière Eclaire mes travaux dans mon humble chaumière, Ton doux calme remplit le vide de mon cœur, Et, si je suis heureux, je te dois mon bonheur.

Loin du bruit, loin du trouble et loin de l'imposture, Tu m'aides à sonder le sein de la nature, Et ton flambeau sacré, pénétrant ses décrets, A mes yeux étonnés dévoile ses secrets. Quelquefois, déroulant les fastes de l'histoire, Tu m'apprends à connaître, à mériter la gloire, Tu m'apprends à hair, malgré leurs vains lauriers, Les conquérants cruels, les farouches guerriers. Quand du monde pour moi la carrière commence, L'étude des vieux temps me sert d'expérience; Chaque siècle écoulé trace à mon souvenir Le tableau des écueils de ma vie à venir, Et, dans feur nuit obscure interrogeant les âges, Je m'apprête à braver le sort et ses orages.

Ce sont là mes travaux, mais par quels doux plaisirs. Ne sais-tu pas encore amuser mes loisirs?

Quand la fraîche rosée au retour de l'aurcre Tremble encor sur le sein du lys qui vient d'éclore; Quand les oiseaux joyeux célèbrent par leurs chants L'astre aux rayons dorés qui féconde nos champs; Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres, Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres! Que j'aime, en parcourant vos aimables détours, A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours! Là, mon âme tranquille et sans inquiétude, S'ouvre avec plus d'ivresse aux charmes de l'étude, Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir A des maux... que peut-être il doit un jour sentir! Et si devant mes pas un trône de verdure Étale de ses fleurs la brillante parure; Si des lauriers épais, des myrtes odorants Sur ma tête en berceaux courbent leurs bras errants; Si pour mieux m'enchanter, une onde vive et pure Au murmure des bois mêle son doux murmure; Par un charme secret je me sens entraîné, Dans ces lieux ravissants je m'arrête enchaîné. Là, je rêve à ces vers qu'en un tendre délire Tibulle fit jadis soupirer à sa lyre; J'écoute, et, pénétré d'un douloureux transport, O chantre de l'amour! je crois t'entendre encor... Si le zéphir frémit sous la feuille qui plie, Son doux frémissement, c'est le nom de Délie; Si ce ruisseau gazouille à travers des roseaux, C'est ce nom si chéri que murmurent ses eaux; Je n'entends que Délie, et mon cœur semble même Partager les amours du poëte qui l'aime.

Étude! que pour moi tes plaisirs ont d'appas! Où sont-ils, ces mortels qui ne les goûtent pas? Qu'ils viennent visiter mon humble solitude, Ces lieux leur apprendront à jouir de l'étude. Qu'ils viennent, ils sauront que la félicité N'est pas toujours le fruit de la prospérité; Que dis-je? ils connaîtront le bonheur, que peut-être Les honneurs ni les biens ne leur ont fait connaître.

Mais, hélas! vain jouet d'un aveugle destin L'homme doit-il compter sur un bonheur certain? Quand j'espère, éloigné des trames de l'envie, Dans ce séjour riant voir s'écouler ma vie, Le hasard ne peut-il m'arracher au repos Et rattacher mes jours à la chaîne des maux? Ah! quel mortel peut dire, en voyant la lumière: C'est dans ces lieux chéris que sera ma poussière? Qui peut dire au climat où l'a jeté le sort: Vous vîtes ma naissance et vous verrez ma mort?

Si le ciel, me lançant sur le torrent du monde,
Livre mon frèle esquif à la merci de l'onde,
Moi, qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours,
Qui pourra me guider? Quelle main courageuse
Dirigera ma nef sur la mer orageuse?...
Étude, tes leçons y soutiendront mon cœur!
Grâce à toi, des écueils je sortirai vainqueur;
C'est toi qui, des pervers me peignant l'âme ingrate,
Me diras: dans les maux sache imiter Socrate,
Vers l'austère devoir suis les pas de Platon,
Et, s'il te faut mourir, mon fils, songe à Caton.
Ainsi, te rapprochant de la vertu suprême,
Tu te rendras heureux au sein du malheur même.

J'obéirai; pour moi, le sentier de l'honneur Sera toujours le seul qui conduise au bonheur; En vain, le front orné de l'éclat qui nous trompe, Le méchant à mes yeux étalera sa pompe, L'étude me montrant Zénon et sa vertu Rendra son énergie à mon cœur abattu; Et j'oserai, tout fier de suivre un tel modèle, Flétrir du vice impur la gloire criminelle.

Si le sort, me comblant de ses tristes faveurs,
M'élève tout à coup au faîte des grandeurs,
Parmi mon fier palais cherchant ma solitude,
Je la retrouverai dans les bras de l'étude;
Pour elle, des honneurs rejetant le vain poids,
Loin des regards jaloux je fuirai quelquefois,
Et j'irai, gémissant d'un douloureux contraste,
Pleurer sur mon bonheur qu'a remplacé le faste.
Ainsi, de mes travaux formant mon seul plaisir,
L'étude aura toujours mes instants de loisir;
Ces instants, courts peut-être et du moins sans nuage,
D'un bonheur qui n'est plus me rendront seuls l'image.

Mais mon pouvoir s'ébranle; un courtisan pervers, Comblé de mes bienfaits, médite mes revers; Sur mon front lentement s'entasse la tempête.... L'éclair brille.... la foudre éclate sur ma tête, Je tombe, les méchants peuvent braver ma loi. Le grand homme a passé, je ne suis plus que moi. Fuyons donc, regagnons notre humble solitude. Il me reste mon âme, il me reste l'étude. L'étude! Ah! ce nom seul me devrait consoler, Si la perte d'un rang avait pu m'accabler! Je revois mon foyer, mon bocage tranquille, Mor. almable Tibulle et mon tendre Virgile; Là, d'un monde frivole éloigné pour jamais, l'aime à me retrouver dans les lieux que j'aimais! Et si j'entends encor la sombre calomnie Me poursuivre abattu, sûre d'être impunie, Je pardonne aux méchants d'avoir cru me trahir, Je les méprise trop pour vouloir les hair; Et, sans craindre le sort ni la vicissitude. Paisible, je m'endors dans le sein de l'étude.

L'étude sut aussi soulager tes douleurs,
Toi, qui, fuyant les murs de ta patrie en pleurs,
Banni par les rômains pour avoir sauvé Rome,
Dans ton illustre exil restas toujours grand homme,
Cicéron! on te vit, évoquant les héros,
Dans Sparte avec orgueil gémir sur leurs tombeaux,
On te vit demander aux ruines d'Athène
Les restes éloquents de son grand Démosthène,
Et partout, imitant et pleurant tes rivaux,
Oublier tes revers dans d'utiles travaux.
Je suivrai ton exemple; à l'abri du tumulte
C'est la mère des arts qui recevra mon culte;
Et lorsque pour toujours il faudra m'assoupir,
Je veux voir dans ses bras fuir mon dernier soupir.

Que son pouvoir est doux! c'est toi que j'en atteste, Victime des bourreaux que la France déteste! Quand, despotes sujets, tes lâches ennemis, T'imputaient des forfaits qu'eux seuls avaient commis, Et, n'ayant que ta gloire et leurs crimes pour titres, Du destin de leur maître osaient se croire arbitres, Tu te rendis plus grand de ta propre grandeur Que tu le fus jamais aux jours de ta splendeur; O Louis, entouré de cent monstres sinistres, Des fureurs d'un vil peuple exécrables ministres, Ta raison eût sussi pour t'instruire à mourir, Mais l'étude sit plus et t'apprit à soussire. L'étude dissipa de ton cœur les alarmes, Et, même en tes cachots, te sit goûter des charmes.

Ton fils t'accompagnait; ah! qu'il fut doux pour toi De rester toujours père en cessant d'être roi! Qu'il te fut doux d'orner son âme noble et tendre Des vertus qu'il aimait en aimant à t'entendre, Et de former ce fils, né pour verser des pleurs, A chérir ces français qui causaient ses malheurs! Grand roi! l'étude alors te fut doublement chère: Elle instruisait ton fils et charmait ta misère. Souvent on le voyait, sur tes genoux assis, De Tacite en pleurant écouter les récits;

S'exercer, jeune encore, aux devoirs d'un monarque, En lisant ces héros qui vivent dans Plutarque, Et, respectant dans toi leurs communes vertus, Croire admirer son père en admirant Titus. Ah! si de ses bourreaux la barbare constance N'eût par de longs tourments miné son existence, Faisant aimer sa gloire à nos yeux éblouis, Digne en tout de son père... il eût été Louis!... Mais hélas! vais-je donc, dans mon sombre délire, En des accords de deuil faire frémir ma lyre? Ces mots sont trop cruels pour les peindre en mes vers, Je dois chanter l'étude et non pas nos revers.

Étude! tous les lieux parlent de ta puissance; Fénelon exilé sourit à ta présence; Là, noblement vaincu, toujours roi dans les fers, François te doit l'oubli des maux qu'il a soufferts; Et, de nos jours encor, quand un peuple en démence Repoussait ses bienfaits et bravait sa clémence, Un sage... Ah! qui pourrait dire tant de grandeur? Je me tais, son éloge est gravé dans mon cœur. Soudain les sons lointains de l'altière trompette Sont venus me troubler au sein de ma retraite; D'une tonnante voix l'impitoyable Mars Appelle les guerriers qui volent aux hasards; Et moi, je vole aussi désendre ma patrie, Et ceux qui m'ont perdu par leur lâche industrie; Je vais mourir pour eux. Ah! s'ils furent ingrats. Puis-je mieux m'en venger qu'en ne m'en vengeant pas?

Adieu donc, des forêts dômes touffus et sombres, Adieu, ruisseau bruyant qui coule sous leurs ombres, Adieu, modeste asile, adieu, lieux que j'aimais. Je vous fuis, je vous fuis... peut-être pour jamais! C'en est fait; aux combats le fier clairon m'appelle. Étude, sois toujours ma compagne fidèle, Suis-moi dans les dangers, suis-moi dans les combats, Apprends moi-quels guerriers doit imiter mon bras; Loin de moi le tyran qui, ravageant la terre, Croit égaler les dieux et n'a que leur tonnerre! J'admire les guerriers, mais je hais les bourreaux. Étude, à mon esprit montre de vrais héros, Qui ne dédaignent pas d'être ce que nous sommes, Et qui ne soient héros que parce qu'ils sont hommes. J'aime mieux tes vertus, malheureux Darius, Que la sombre valeur du cruel Marius; Mon cœur n'est point épris d'une vaine fumée. li cherche la grandeur et non la renommée.

Étude, aux champs de Mars si tu guides mes pas, Que tu dois dans les camps m'offrir encor d'appas! Quand le guerrier, dormant entre les bras des songes, Entouré de malheurs, goûte d'heureux mensonges, Qu'il me plaît, dans ton sein, de rêver le repos, Le repos, que la gloire éloigne des drapeaux! Qu'il me plaît, oubliant Bellone et les alarmes, De veiller avec toi, de savourer tes charmes! Tantôt, tenant en main le peintre des Césars. Je suis Agricola dans l'horreur des hasards; Tantôt j'entends la voix de Cicéron qui tonne. Sa force me subjugue et sa grandeur m'étonne; Vainqueur par ta défaite, immortel par ta mort, Heureux Léonidas, je jalouse ton sort; Et toi, Henri, mon cœur offre à ton hécatombe Des pleurs, tout vrai français en arrose ta tombe. Des pleurs... Ah! malheureux! expieront-ils jamais Le crime qui ravit un héros aux français?... Fuyez, tristes pensers, fuyez loin de mon âme! Tibulle, dans mes sens viens répandre ta flamme, Accours, embrase-moi du feu de tes amours, Au milieu des périls donne-moi de beaux jours; Et toi, poëte heureux qui célébras Énée, Retrace à mes regards sa noble destinée; Dis-moi quel prix les dicux réservent aux guerriers, Et cache-moi la mort sous d'immortels lauriers.

Sois mon modèle, ô toi qui, brave autant que sage, Dans les camps à l'étude offris un pur hommage; On te voyait aussi, cherchant un doux repos, Des siècles écoulés méditer les héros. C'est par là que tu sus, formant ton ame auguste, Expier dans l'exil le beau surnom de juste; Et bravant le courroux d'un destin ennemi, Nourrir par des revers ton courage affermi.

Ainsi coulent pour moi ces instants pleins de charmes Que mon cœur pour l'étude arrache au dieu des armes. Étude! hélas! comment les malheureux mortels Peuvent-ils dédaigner tes fortunés autels? Insensés! poursuivant de brillantes chimères, Comme elles pensent-ils tes douceurs éphémères? Ont-ils donc oublié qu'en des temps de malheurs Tu sus toujours du sage alléger les douleurs?

L'un. vieux de voluptés, effronté sybarite,
Des faveurs de Laïs tire tout son mérite;
Sultan efféminé, de plaisirs en plaisirs
Il traîne avec orgueil ses fastueux désirs;
Un jour des vanités dont tout son cœur s'enivre
Il connaîtra le prix, un jour il voudra vivre;
Il saura, mais trop tard, sombre et ronge d ennut,
Que l'astre du bonheur n'a point brillé pour lui,
Et seul au sein des cours, regardant en arrière,
Ne verra que la honte au bout de sa carrière!

Cet autre, à l'intérêt sacrisiant l'honneur, Dans un insame lieu croit trouver le bonheur; De ses aïeux obscurs dédaignant l'héritage, Il perdit la vertu, le seul bien du vrai sage; Il voulut s'enrichir, et, plus vil que son or, S'essorça chaque jour d'accroître son trésor; Dès lors il resta sourd au cri de l'insortune,<sup>†</sup> Il ne sut plus pour lui qu'une plainte importune; Et maintenant que l'âge arrive à pas pesants Dans d'éternels soucis il traîne ses vieux ans;
Hélas! les biens trompeurs dont son âme est avide
Dans son cœur desséché n'ont laissé que le vide;
Il attend le bonheur, mais l'implacable mort,
Avant qu'il l'ait atteint, aura fini son sort.
Celui-ci, que le ciel sous le chaume a fait naître,
Pour voler aux honneurs rampe aux genoux d'un maître;
Cet autre encor... mais quoi! vais-je donc, dans mes vers,
D'un siècle dépravé décrire les travers?
J'aurais plutôt compté ces légers grains de grêle
Qui frappent en tombant la grappe encor nouvelle,
Ou ces rocs en éclats et ces débris brûlants
Que l'effroyable Hécla chasse loin de ses flancs.

Étude! ces mortels, s'ils t'avaient su connaître, Seraient plus vertueux et plus heureux peut-être; Peut-être! Ah! qu'ai-je dit? est-il quelque bonheur Que ne goûte celui qui t'a livré son cœur? Le sort le poursuit-il? tes soins dans sa souffrance D'un avenir plus doux le font jouir d'avance, Et, sur son ame aigrie exerçant leur pouvoir, Lui donnent le bonheur en lui donnant l'espoir; Gémit-il sous le poids de la grandeur suprême? Loin du bruit des cités tu le rends à lui-même; Est-il pauvre? tu sais alléger ses travaux; Est-il riche? en ton sein il trouve le repos; Vit-il dans les combats? grâce à toi, d'un front calme, S'il le faut, du trépas il cueillera la palme; Ensin, en quel état, en quel lieu qu'il soit né, Qu'il connaisse tes biens, son sort est fortuné.

Ah! dans l'éclat des cours, dans le fracas des armes, Si ton commerce heureux nous offre taut de charmes, Combien d'autres douceurs ne nous promet-il pas, Sous un toit ignoré des regards d'ici-bas? Puissé-je donc passer mon innocente vie Loin de ce tourbillon où l'àme est asservie! Loin de ce luxe vain, de ce faste imposteur, Appats trop dangereux d'un monde séducteur! Puissé-je dans le fond de cette solitude, Voir s'enfuir mes instants embellis par l'étude! Voilà mes seuls désirs! Ah! qu'ils soient satisfaits, Grands dieux! et je mourrai content de vos bienfaits.

Non, mon cœur n'est point sait pour ces honneurs srivoles, Des mortels abusés périssables idoles;
Le ciel ne m'a créé que pour l'obscurité;
C'est sous un chaume obscur qu'est la sécurité;
C'est là qu'exempt de maux, exempt d'inquiétude,
Je parcrai de sleurs les autels de l'étude;
Oui, sage déité, lorsque la main du temps
Sur ma tête blanchie entassera les ans,
Brûlant encor pour toi sous les glaces de l'àge,
Je ne cesserai point de t'ossrir mon hommage;
Je verrai sans regret s'éclipser mes beaux jours,
Tes plaisirs sérieux me tiendront sieu d'amours.
Ici, loin des grandeurs, loin du fracas du monde,
Je coulerai ma vie en une paix prosonde.

Ce toit, mon seul abri contre un siècle de fer, Ce toit voit mon printemps, il verra mon hiver; Mes deux auteurs chéris, et Tibulle et Virgile, Sans cesse peupleront mon solitaire asile, Et si, parfois, comme eux j'ose élever mes chants, Ce sera pour vanter tes biens purs et touchants, Étude! et, renfermé dans sa douce retraite, Ton amant quelquefois deviendra ton poëte.

## DISCOURS

SUR LES AVANTAGES DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

Agmine partito fulgent, paribusque magistris.

Vingilis.

Je ris quand chaque soir de l'école voisine Sort et s'échappe en foule une troupe enfantine, Quand j'entends sur le seuil le sévère mentor Dont les derniers avis les poursuivent encor : a Hatez-vous, il est tard, vos mères vous attendent!... » Inutiles clameurs que les vents seuls entendent! Il rentre. Alors la bande, avec des gris aigus, Se sépare, oubliant les ordres de l'argus. Les uns courent sans peur, pendant qu'il fait un somme, Simuler des assauts sur le foin du bonhomme; D'autres, jusqu'en leurs nids surprennent les oiseaux Qui le soir le charmaient, errant sous ses berceaux, Ou, se glissant sans bruit, vont voir avec mystère, S'ils ont laissé des noix au clos du presbytère. Sans donte vous blamez tous ces jeux dont je ris. Mais Montaigne, en songeant qu'il naquit dans Paris, Vantait son air impur, la fange de ses rues, Montaigne aimait Paris jusque dans ses verrues; J'ai passé par l'enfance, et cet âge chéri Plait, même en ses écarts, à mon cœur attendri. Je ne sais, mais pour moi sa naïve ignorance Couvre encor ses défauts d'un voile d'innocence; Le lierre des rochers déguise le contour, Et tout paraît charmant aux premiers feux du jour. Age enchanteur où l'âme, étrangère à l'envie, Se prépare en riant aux douleurs de la vie, Prend son penchant pour guide, et, simple en ses transports, Fait le bien sans orgueil et le mal sans remords!

Oh! si le sort aveugle, à tous mes vœux propice, M'eût permis d'être heureux au gré de mon caprice, Horace, ton ruisseau, ton champ, ton petit bois\*, Ne m'auraient point sussi pour être égal aux rois;

> Hoc erat in votis: modus agri non ita magnus, Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons, Et paulum sylvæ super his foret, etc.

> > (Hobacz, sat. vi, iv. 1.)

l'aurais encor voulu, près de mon toit agreste, Ouvrir aux sils du pauvre une école modeste, Et, parmi ces enfants tous soumis à ma loi, J'aurais rêvé des jours qui ne sont plus pour moi. Enfants, rassurez-vous; mon front n'est point sévère, Je veux surtout qu'on m'aime et peu qu'on me révère; Je n'aurais pas été ce magister jaloux, Pédant gonssé de morgue et boufsi de courroux, Qui semble, en ses sermons toujours tristes et graves. Le Vieux de la Montagne instruisant ses esclaves. La peur préside seule à ses vaines leçons, Il gronde sur un mot, punit sur des soupçons, Et souvent, à mentir vous contraignant d'avance, Détruit votre 'candeur et non votre ignorance. Loin de moi ce vieux fou, despote triomphant. Qui ne se souvient plus qu'il fut jadis enfant, Et, foulant sous son joug la jeunesse asservie, Flétrit d'un souffle impur les roses de la vie! Enfants, vous en riez; mais vos pleurs chaque soir Par leur trace récente attestent son pouvoir. Pour moi, j'aurais voulu, troupe aimable et joyeuse, Vous faire un doux plaisir d'une étude ennuyeuse, J'aurais, d'un nouvel art empruntant le secours, Su rendre vos travaux moins tristes et plus courts; Je vous aurais laissé le soin de vous instruire, Et ma classe eût offert l'image d'un empire. Roi, j'aurais dispensé les rangs et les emplois, J'aurais dit à chacun : cherche à fixer mon choix, Parmi tes compagnons hâte-toi de paraître, Sois d'abord leur vainqueur, tu deviendras leur maître.

Alors j'aurais pu voir tous ces jeunes rivaux Disputer sous mes yeux de zèle et de travaux. Fier d'un titre conquis, tantôt le plus habile Guide des moins savants la phalange docile; Et tantôt l'ignorant, par un juste retour, Grâce à lui, prend sa place et l'instruit à son tour.

Ainsi ce roi fameux, vengeur des scandinaves, Don Quichotte du nord et neveu des Gustaves, Qui troubla la Vistule, épouvanta Revel, Et, grâce au vieux Voltaire, est sûr d'être immortel, Charle, au plus grand des czars, son rival dans l'histoire, A force de le vaincre, enseigna la victoire.

Répondez, mes amis; il doit vous être doux
D'avoir pour seuls mentors des enfants comme vous;
Leur âge, leur humeur, leurs plaisirs sont les vôtres;
Et ces vainqueurs d'un jour, demain vaincus par d'autres,
Sont, tour à tour parés de modestes rubans,
Vos égaux dans vos jeux, vos maîtres sur les bancs.
Muets, les yeux fixés sur vos heureux émules,
Vous n'êtes point distraits par la peur des férules;
Jamais un fouet vengeur, effrayant vos esprits,
Ne vous fait oublier ce qu'ils vous ont appris;
J'écoute mal un sot qui veut que je le craigne,
Et je sais beaucoup mieux ce qu'un ami m'enseigne.

Ainsi, charmante Églé, par toi souvent instruit, De tes douces leçons je recueille le fruit; Tantôt, quand le printemps rend aux bosquets leurs ombres, Nous parcourons tous deux tes jardins déjà sombres; Là, botaniste aimable, en me montrant tes fleurs, Tu m'apprends leurs vertus, leur race, leurs couleurs, Et mon cœur, attentif à tes leçons si chères, Retient surtout les noms des fleurs que tu préfères. Tantôt, domptant d'un mot mon orgueil aux abois. Ta main d'un fil léger embarrasse mes doigts, Tu m'apprends à parer la gaze transparente De ces dessins, tracés par l'aiguille savante, Et souvent tu souris, quand j'ai, tant bien que mal, Enrichi d'un feston ton voile virginal. Mais aussi quelquefois, si la mélancolie Remplace dans ton cœur l'attrayante folie, Tu t'assieds près de moi sous des bocages verts. Et ton tendre regard me demande des vers. Alors, ô mon Églé, si je saisis ma lyre, Mon ardeur te transporte et ma verve t'inspire; Tu chantes, et l'admire, à mon tour étonné, Un talent qui me manque et que je t'ai donné

O force de l'exemple, invincible magie! Vovez ce czar, fameux par sa mâle énergie, Pierre, pour éclairer ses peuples ignorants, Descendre à leur niveau, se mêler dans leurs rangs D'abord, peu soucieux de sa grandeur suprême. Dans les arts qu'il leur montre il s'est instruit lui-même; On l'a vu, tour à tour despote et charpentier, En sortant d'un palais entrer dans un chantier, Boire avec un marin, serrer la main des princes, Et des arts de l'Europe enrichir ses provinces. Jaloux de tant de rois dominateurs des mers. Le czar avec douleur a vu ses ports déserts; Il lui faut des vaisseaux; lui-même, il les commence, Et sur un frêle esquif fonde une flotte immense\*. Il ne peut, méprisé des autres potentats, D'un rempart de guerriers entourer ses états; Ses kalmoucks, ses baskirs, phalanges voyageuses, Ne quittent qu'à regret leurs cavernes fangeuses, Et, marchant en désordre et sans chefs et sans lois, Fuiraient au seul aspect d'un grenadier hongrois. Le czar veut se créer une invincible armée, Ce grand projet domine en son âme enslammée, Rien ne lui coûte, et, loin des pompes de sa cour, Pour former ses soldats, le czar se fait tambour. C'est ainsi que, chassant l'ignorance endurcie, L'exemple d'un seul homme éveilla la Russie.

Le dirai-je? à Canton, fameux par son savoir, Un chinois de l'exemple a connu le pouvoir. Ce sage, méprisant tous nos arts inutiles, De la mode et du goût colifichets futiles,

<sup>\*</sup> On voit encore à Saint-Pétersbourg, le bateau que Pierre le Grand construisit, aidé du baron Lefort, et qui sut le premier navire de la marine russe.

Crut devoir réserver aux plus augustes mains L'art, dédaigné chez nous, qui nourrit les humains. Dès qu'un prince nouveau va monter sur le trône, Le sénat le conduit aux bords du fleuve Jaune; Là, pressant deux taureaux d'un royal aiguillon, L'empereur dans la terre ouvre un large sillon, Et, sous les yeux ravis de la foule accourue, Unit d'un nœud sacré le sceptre et la charrue.

Mais, du bon Yorick\* imitant les écarts, Vais-je chanter la Chine et l'empire des czars? Oh non! reviens, ma muse, admirer mon école. Là, i'ai mis de Jésus le sublime symbole, J'ai rempli ses désirs, car sa touchante loi Dit : « Laissez les enfants approcher jusqu'à moi. » Au-dessous est ma table, et plus loin sont placées De mes jeunes sujets les banquettes pressées; Ces caries, ces tableaux dont les murs sont couverts Portent des premiers mots les mélanges divers, Et l'enfant, qui les voit, aisément s'initie Aux arts que nous légua l'antique Phénicie. Mais l'instant est venu; tu vas voir sous tes yeux, Au temple de l'étude entrer l'essaim joyeux. Leur chef marche à leur tête en marquant la cadence, Et chacun sur son banc vient s'asseoir en silence. Tout se tait; mais bientôt leur voix s'élève en chœur, Leur douce voix demande à ce Dieu protecteur, Oui parmi les vertus compte l'humble espérance. De longs jours pour le roi, de beaux jours pour la France. La prière a cessé; chacun avec ardeur Recommence un travail qu'il quitta sans tiédeur; D'abord le maître dicte, et leur main exercée Sur l'ardoise fragile a transcrit sa pensée. Le plus faible au combat provoque les plus forts: Souvent son jeune chef, couronnant ses efforts, Compare les essais, sourit et lui désigne Le rang plus glorieux dont il s'est rendu digne. Mon tour vient; je dispense, en mon dernier coup d'œil, Le blame avec regret, l'éloge avec orgueil.

On se lève... entends-tu la crécelle sonore
A de nouveaux combats les appeler encore?
Regarde. Ils vont s'apprendre, en d'aimables leçons,
Ces signes variés qui peignent tous les sons.
Au milieu d'eux se place, en sa chaire mobile,
Leur Aristarque, armé de son sceptre fragile;
Vois-les près d'un tableau, sans dégoûts, sans ennuis,
Corrigés l'un par l'autre, et l'un par l'autre instruits;
Vois de quel air chacun, bouillant d'impatience,
Quand son rival s'égare, étale sa science;
Ce soir il s'ornera d'un ruban bien acquis,
Et son regard dira: c'est moi qui l'ai conquis.

Êtres intéressants, meilleurs que nous ne sommes, Enfants, pourquoi faut-il que vous deveniez hommes? Pourquoi faut-il qu'un jour vous soyez, comme nous, Esclaves ou tyrans, enviés ou ialoux?

Vous qui, les yeux fixés sur un gros caractère. L'imitez vainement sur l'arène légère, Et voyez chaque fois, malgré vos soins nouveaux, Le cylindre fatal effacer vos travaux, Ce triste passe-temps, mes enfants, c'est la vie. Un jour, vers le honheur tournant un œil d'envie, Vous ferez comme moi, sur ce modèle heureux. Bien des projets charmants, bien des plans généreux; Et puis viendra le sort dont la main inquiète Détruira dans un jour votre ébauche imparfaite. Croissez pourtant, croissez! que l'ardeur des succès Vous montre de bonne heure à devenir français. Enfants, instruisez-vous; le savoir vous honore. L'art que je vous enseigne est peu de chose encore; Mais pour dissiper l'ombre il suffit d'un éclair, Et le sable grossier peut dérouiller le fei. Apprenez à penser; votre noble industrie, Des dons que je vous fais doit compte à la patrie; Ah! faites-lui puiser, séchant ses pleurs sanglants. La paix dans vos vertus, la gloire en vos talents.

Écoutez: autrefois les nations rivales
Disaient: « Dans les beaux-arts la France est sans égales;
Mais, seules, nous brûlons de ce feu créateur
Des secrets d'Uranie immortel inventeur;
Fust, Newton, n'étaient point de ces têtes légères... »
Savez-vous, mes amis, comment ont fait nos frères?
L'un sut, d'un air subtil, gonfler le vaste sein
D'un globe, compagnon de son hardi dessein;
Et dans le ciel ouvert planant avec audace,
Conquit, titan nouveau, l'empire de l'espace;
Et quand l'Europe encor, de jeu frivole et vain
Osa, dans son dépit, taxer cet art divin,
La France, en attendant que l'avenir prononce,
Aux plaines de Fleurus consia sa réponse.

Un autre, à la vapeur ouvrant d'étroits canaux, Comprima ses élans dans d'énormes fournaux, Et, fixant à leurs flancs deux orbes tutélaires, Fit marcher sur les flots nos flottantes galères. Grâce à lui, les vaisseaux, changés en chars mouvante, Peuvent fuir les écueils et se jouer des vents. Sans doute à ce bel art, qui brave les tempêtes, Le commerce devra de nouvelles conquêtes; Pour le rendre parfait nos savants vont s'unir; Et peut-être on verra, dans les temps à venir, Voguer dans l'air, courir sur les mers écumantes, Nos bataillons volants et nos flottes fumantes.

Imitez, mes amis, dans vos futurs essais, Ces exemples fameux, vengeurs du nom français. Il en est parmi vous, puis-je ne le pas croire? Qu'un jour tourmentera le démon de la gloire, Qui, nourris dans l'échoppe ou sortis des hameaux, A nos anciens lauriers joindront quelques rameaux,

On connaît ce personnage sous le nom duquel Sterne s'est peint dans ses romans.

Éclairciront leur astre entouré de ténèbres, Et, s'ils sont nés obscurs, sauront mourir célèbres. Les uns, chantant des rois les tragiques revers, Du grand Corneille éteint nous rendront les beaux vers; Les autres, d'un bras sûr, géants de nos tribunes, Pousseront loin de nous le char des infortunes, Guideront nos guerriers; ou, protégeant les lys, Pour nos Henris nouveaux seront d'autre Sullys. Pour moi, qui, le premier, dans votre ame ingénue Éveillai des talents l'étincelle inconnue, En frémissant pour vous des caprices du sort, D'un regard étonné je suivrai votre essor; Et, tandis que vos nerfs braveront le naufrage, Moi, dans mon humble asile, à l'abri de l'orage, l'irai de mes aïeux retrouver les cercueils, Sans a roir sui le port ni tenté les écueils.

Ainsi, sans le savoir, quand la poule fidèle Couve l'euf étranger de l'humide sarcelle; Tendre n'ère, elle tremble, alors qu'à peine éclos, Ses pouss us chancelants s'élancent dans les flots; Triste, elle suit de l'œil leur troupe inattentive, S'alarme, les admire et reste sur la rive.

## INSTITUTION DU JURY EN FRANCE

DIALOGUE ENTRE VOLTAIRE ET MALESHERBES
AUX CHAMPS-BLYSEBS, LB 21 AVRIL 1794

Sic de cara manes patria portenta ferebant.
Silius Italicus.

## VOLTAIRE.

Salut, nouveau venu des rives de la Seine. De loin, en te voyant, j'ai cru voir La Fontaine. En entrant dans ces lieux, n'es-tu pas étonné D'y voir un vieux pécheur que tu croyais damné? Va, sans compter Socrate, ami, plus d'un pauvre homme Respire ici le frais, lorsqu'on le brûle à Rome. Dis-moi donc — car depuis qu'ici-bas arrivé Je me suis convaincu que j'étais bien sauvé, Les doctes entretiens d'Horace et de Virgile Ne m'ont pas trop appris ce qu'on fait à la ville, -Paris est-il encor, comme en mes derniers jours, Le centre des plaisirs, des arts et des amours? Parmi nos gazetiers voit-on le goût renaître? Crébillon sur la scène est-il toujours mon maître? As-tu soupé parfois chez nos seigneurs brillants, Du talent sans appui protecteurs bienveillants? Que fait surtout, que fait ce roi, si jeune encore, Dont mes regards mourants ont salué l'aurore? Sa belle épouse?...

#### MALESHERBĖS.

Arrête! ô ciel! ignores-tu?...

## VOLTAIRE.

J'ignore tout. Pourquoi ce visage abatta?

Dis? seras-tu muet comme ces tristes ombres,

Qui viennent chaque jour peupler nos bosquets sombres,

Et dont la foule, errante en ces vertes forêts,

Se tait quand j'interroge et fuit quand je parais?

Quelque autre Pythagore, imposteur insipide,

Prêche-t-il donc la-haut un silence stupide?

Ou d'un destin cruel le souvenir affreux

Jusqu'aux champs de l'oubli suit-il ces malheureux?

## MALESHERBES.

Voltaire, il est des maux, hélas! tu dois m'en croire, Dont la mort ne peut même essacer la mémoire. Pardonne à ma douleur! j'ai vu, dans mon hiver, Trainer à l'échasaud tout ce qui m'était cher, La tombe a dévoré mon gendre et ma samille, Et moi, je n'ai pu même y précéder ma sille.

## VOLTAIRE.

Juste ciel, que dis-tu? Vieillard, quel est ton nom?

MALESHERBES.

Malesherbes.

#### VOLTAIRE.

Qu'entends-je? O moderne Zénon, Toi qui sus, au bon sens soumettant la puissance, En allégeant nos fers, réprimer la licence, Vrai sage, ami du peuple et mentor de ton roi, Quel horrible malheur a donc pesé sur toi?

## MALESHERBES.

Hélas! nous pleurons tous les mêmes infortunes. Voltaire, à tout français mes douleurs sont communes. Oh! que tu fus heureux, toi qui t'es endormi Avant de voir les temps où la France a gémi! La mort n'est point venue à ton lit funéraire Les mains teintes du sang d'une épouse ou d'un frère; Tes regards expirants n'ont pas vu dans Paris Des jours pareils à ceux que ta muse a décrits. Sur ces paisibles bords, les ombres apparues Ne t'ont point dit le sang ruisselant dans les rues, Les cadavres fumants rangés en longs amas, La fille à son vieux père enviant le trépas, Les cris des meurtriers, leur fureur, leur délire, Et le prêtre à l'autel recevant le martyre. Ta cendre reposait, quand des brigands sans lois Fouillaient dans les tombeaux pour y chercher des rois! Tu frémis; ce seul mot te dit assez peut-être Ou'au pays des Bayard des Cromwell ont pu naître. Oui, grand homme, ce prince... excuse mes sanglots. Ce prince... un jour a vu couronner leurs complots,

Un jour! et l'on n'a plus trouvé que dans l'histoire Ce vieux trône, chargé de dix siècles de gloire.

#### VOLTAIRE.

Lamoignon, je frissonne à ces sombres tableaux. D'un peuple déchaîné qui peut calmer les flots? O roi, l'amour du monde en vos jeunes années, La hache a donc déjà tranché vos destinées! Qu'aviez-vous fait? Votre ame, ah! devait-ce être en vain? Voulait voir des enfants dans les fils de Calvin; Vous aviez, des prisons chassant la violence, Aux supplices du crime, arraché l'innocence; Vos trésors généreux se fermaient aux impôts: Et le double univers respectait vos drapeaux: Le prix de vos bienfaits fut donc, ô barbarie! L'honneur sanglant de suivre et Charles et Marie. Et moi, je m'éteignais, près de sa jeune cour, Comme un flambeau qui meurt aux ravons d'un beau jour. Sans voir, parmi les fleurs, l'encens, les chants de fête, Le fer de Damoclès suspendu sur sa tête. Mais, dis, qui put causer ces tragiques horreurs? Quel monstre a des bourreaux éveillé les fureurs?

## MALESHERBES.

O Voltaire, pardon! leur culte t'en accuse.
Sur leurs autels déserts ils ont placé ta muse.
Ils ont dit: « Ce grand homme a révélé nos droits.
En défendant le peuple il proscrivait les rois.
En riant des erreurs qui berçaient nos ancêtres,
Ne réprouvait-il pas et les grands et les prêtres? »
Que te dirai-je enfin? de ton âme de feu,
Leur athéisme aveugle a voulu bannir Dieu.
Ils t'ont proclamé chef de leur secte farouche;
Ton nom aux cris de mort s'est mêlé dans leur bouche.
De ton horrible gloire ils t'auraient fait rougir.
Contre Henri lui-même on les a vus rugir,
Et, foulant sans pudeur son image abattue,
Sur ces débris sacrés promener ta statue.

### VOLTAIRE

Voilà donc mon destin! adieu, rêves trompeurs!

La gloire, le front ceint de brillantes vapeurs,

Pure comme l'éclat de la voûte étoilée,

En vain berçait encor mon ombre consolée.

Qu'ai-je fait? Ces talents qui causaient mon orgueil

N'ont causé que des pleurs à ma patrie en deuil.

Je suivais en riant ma muse vagabonde.

Chapelain, me disais-je, a-t-il créé la Fronde\*?

Il m'était réservé de démentir mes vers;

Et ma folle sagesse a troublé l'univers.

O Spinosa, du moins heureux dans tes systèmes,

Nul sophiste à ta voix ne prêta ses blasphèmes.

Vous qui m'avez fait Dieu, tigres, dont la fureur

M'offre en tribut du sang, vous me faites horreur!

\* Chapelain n'a point fait la guerre de la Fronde.

(VOLTAIRE.)

En vantant mes écrits, traînez-vous dans la boue; Allez, je vous maudits et je les désavoue!

#### MALESHERBES

N'achève pas. Respecte, en ton bouillant courroux, Ces travaux immortels, que nous admirons tous. Va, loin de t'accuser, ton pays doit te plaindre. Eh! croira-t-il jamais que celui qui sut peindre La grandeur de Henri, la Ligue et ses fureurs, Voltaire, ait provoqué nos sanglantes erreurs?. Quand ta voix de Clément maudit la main perside, Préparais-tu déjà le jour du régicide? Traçais-tu des forsaits dont la terre a frémi, Pour voir renaître encor la Saint-Barthélemy? Défenseur des Sirven, des Calas, des La Barre, Dis-moi, des échafauds es-tu le dieu barbare? Oh non! ta gloire est pure, et rien ne peut souiller L'éclat dont tes vertus la font encore briller. Toi, qu'on voyait, du fruit de tes fécondes veilles, Nourrir avec respect la nièce des Corneilles; Qui, dans l'heureux séjour que tes soins ont peuplé. Offrais au pauvre un champ, un toit à l'exilé; Et montrais, grand sans faste et simple avec courage, Las Casas à la Cour et Penn dans ton village; Dans des temps moins pervers, Voltaire, tes écrits N'auraient fait tort qu'aux sots, qui les ont mal compris. Tu savais, en voilant la vérité sévère, Que son flambeau parfois brûle autant qu'il éclaire. Des fous l'ont ignoré; mais, dis, oserait-on Imputer au soleil l'erreur de Phaéton? Va, si des factieux exaltent ton génie. Leur admiration en vain te calomnie. Eh! n'abusaient-ils pas des noms les plus sacrés? N'a-t-on pas entendu ces jongleurs exécrés, Souillant le mot d'honneur dans leur bouche flétrie. En décimant la France invoquer la patrie?

Écoute. Quand Paris eut vu, dans ses remparts, Couler le sang des rois et le sang des césars; L'hydre tourna sa rage, encor mal assouvie, Sur ces grands, si brillants aux beaux jours de ta vie. La plupart ne sont plus. Livrés à des bourreaux, Le ser les a punis d'être sils des héros; D'autres, seuls, déguisés, ont fui notre rivage, Laissant à leurs enfants la mort pour héritage. Chaque jour dans Paris passent d'énormes chars, Entrainant au trépas guerriers, vierges, vieillards; Hélas! sur l'échafaud, même à sa dernière heure, Chacun d'eux tremble encor pour l'ami qui le pleure. D'effroyables arrêts, par des brigands dictés, Encombrent les prisons, dépeuplent les cités, Et l'instrument de mort, horriblement mobile, Pour vider les cachots, erre de ville en ville. Dis, sais-tu de quel nom les monstres satisfaits Parent ce tribunal, tout souillé de forfaits? Ils l'appellent Juny. - Cette amère ironie Te peint leur impudeur mieux que leur tyrannie.

Hélas! attendiez-vous cet hommage insultant, Vous qui dans d'heureux jours, passés comme un instant, Voyiez dans le Jury l'ancre de l'Espérance, Et d'un code sublime enrichissiez la France?

#### VOLTAIRE.

Eh quoil que pouvaient-ils espérer des français?
Ce peuple ingrat et vain, bizarre en ses excès,
S'il trouve une étincelle, allume un incendie;
Il imite aujourd'hui, demain il parodie.
Où trouver dans ces cœurs, dépravés ou bouillants,
Des jures, à la fois fermes et bienveillants?
Que l'anglais à son gré, flegmatique insulaire,
Célèbre les bienfaits d'un code populaire;
Le français turbulent, pour obéir aux lois,
Veut qu'un juge insensible interprète leur voix.
Le lait, du jeune enfant nourriture féconde,
Le lait n'est qu'un poison pour la vipère immonde.
Tel serait le jury, pour ce peuple pervers,
Farouche, s'il est libre, humble et gai dans les fers.

#### MALESHERBES.

Non, tu ne penses pas ce que dit ta colère. O peuple généreux, méconnu par Voltaire, Venez, apprenez-lui combien, dans vos revers, Votre noble attitude étonne l'univers. Dans ce Conseil fougueux où l'audace insolente Imposait des forsaits à la foule tremblante, Les poignards, de Louis dictant le triste sort, Ont contraint la faiblesse à prononcer sa mort; Mais si, pour révoquer l'arrêt de son supplice, Nous avions pu du peuple implorer la justice, Si mes nobles amis par des cris menaçants N'eussent vu l'anarchie étousser leurs accents, Si... mais les vains sanglots que j'ai seul fait entendre, N'ont permis qu'à mes pleurs, hélas! de le défendre... Mon roi vivrait; la France eût prouvé dans un jour Qu'il avait pu tout perdre, excepté son amour. Un tel jour n'a pas lui; tout Paris en silence Sembla du roi-martyr être la tombe immense; L'honneur voulut mourir sous le trône détruit; Et ce sut dans les camps que la gloire s'ensuit. Oh! quels cris a jetés notre armée intrépide, Quand elle a reconnu cette tête livide! Chacun voulait périr, à combattre empressé, Pour se laver d'un sang qu'il n'avait pas versé. Va, ce peuple est bien grand, plus que l'anglais peut-être; S'il n'est pas libre encore, il est digne de l'être.

Ce fut mon seul regret, de ne pas voir ces temps Où vers d'autres climats fuiront les noirs autans. Quand la France, sur l'onde ensin levant sa tête, Par d'lle au dieu des mers, calmera la tempête. Alors, sur les débris de nos antiques lois, Plus fort de tous les coups qu'il reçut tant de fois, Le jury renaîtra; rien ne pourra l'atteindre, Et les tyrans surpris n'oseront plus l'ensreindre. Tel cet arbre fameux, qui, depuis deux mille ans. Du volcan de Catane ombrage en paix les flancs, Dans la lave féconde enfonçant ses racines, Croît plus vaste et plus sier au milieu des ruines. Ah! combien de bienfaits promet à nos neveux Ce code protecteur, qu'appellent tous mes vœux! Thémis ne verra plus siéger dans son enceinte Ces automates sourds à l'humanité sainte. Dans une sphère étroite enfermés avec soin, A qui la loi disait : Tu n'iras pas plus loin; Qu'on voyait, sans songer aux mœurs de leur victime, Calculer l'innocence et mesurer le crime, Balancer les soupçons, supputer les témoins, Frappant pour un de plus, sauvant pour un de moins. Loin ces juges glacés, dont la raison s'indigne! Suis-moi, car de tes yeux un tel spectacle est digne : Vois sur ce tribunal ces douze citovens, De la simple équité respectables soutiens. Le sort les a choisis; magistrats éphémères, Demain ils grossiront la foule de leurs frères; Aussi, d'un titre auguste aujourd'hui revêtus, La loi n'est point leur guide, ils n'ont que leurs vertus; Leur âme les inspire, et ce conseil suprême N'est de ces jugements comptable qu'à Dieu même. D'un mortel comme eux tous le sort est dans leur main; Chacun le plaint d'avance. Eh! sait-il si demain Il ne descendra pas, grâce à la calomnie, De la chaise curule au banc d'ignominie? Regarde. Car bientôt paraîtra devant eux L'innocence tranquille ou le crime hideux.

Souvent languit au fond d'un cachot solitaire Un innocent, chargé d'une honte étrangère; Son jour vient, et l'espoir dans son cœur n'a pas lui. Hélas! un sort cruel disposa contre lui Ces preuves, ces hasards, ce demi-jour funeste, Où l'œil croit voir le crime et deviner le reste. Écoute; un bruit s'élève au sein des spectateurs, Tout un peuple se presse au-devant des licteurs.... C'est lui. Ne lis-tu pas, dans son maintien modeste, L'éclatant désaveu d'un crime qu'il déteste? On l'accuse; il rougit, noblement ingénu, Non d'être dévoilé, mais d'être méconuu. Son œil chargé de pleurs, lentement se promène Sur les flots aveuglés d'une foule inhumaine; Il frémit; mais ses sens bientôt sont rassurés; La pitié brille encor sur le front des jurés. Aussi, s'il est en butte à l'erreur, à l'envie, Aux yeux des magistrats il déroule sa vie : « Voilà ce que j'étais, voyez ce que je suis... » Et ses juges déjà deviennent ses appuis. Le peuple ému d'abord, admirant sa constance, Craint bientôt plus que lui la terrible sentence.

<sup>\*</sup> Le grand châtaignier de l'Etna, dont parlent Pline et Spallanzani, qui peut couvrir de ses rameaux, une compagnie de cent hommes:

Quand le vengeur public, calme et sans s'émouvoir, A rempli contre lui son sévère devoir, Il se lève; il n'oppose, aux faits qu'on lui présente, Que des jours toujours purs et son ame innocente. Il a pour seuls témoins ses titres les plus doux ; Fils. il parle à des fils, époux, à des époux; Sa voix male repousse un forfait qu'il abhorre, Et le cœur des jurés le défend mieux encore. Enfin l'heure est venue. En son cachot rentré, Il attend son arrêt, de gardes entouré. Moment cruel! il tremble, il perd son assurance, Et, près d'atteindre au but, renonce à l'espérance; Il roule en son esprit ces témoins imposteurs, Ces hasards spécieux, et pourtant si menteurs! Il voit le char affreux, qui traverse en silence Ces jardins fortunés, où coula son enfance; Il songe à son vieux père, à son épouse... Hélas! Son sort rappellera le destin des Calas; Il ira, convaincu d'un crime imaginaire, Réveiller par sa mort les manes de Voltaire... Mais on l'appelle; il rentre en ce temple imposant Où Dieu seul avec lui sait qu'il est innocent. Le jury s'est assis, et son chef vénérable, Seul debout, le front nu, tient l'arrêt redoutable; Le vieillard, sur son cœur posant ses faibles mains, S'incline aux pieds de Dieu, qui juge les humains; Il lit... Ciel ! le captif écoute, et croit à peine; Pâle, il jette aux jurés une vue incertaine; Le peuple les bénit, il tombe à leurs genoux. La loi l'eût condamné, les vertus l'ont absous.

Toutefois des jurés l'état craint l'indulgence. Aussi, quand un forfait réclame sa vengeance, Thémis, cachant son glaive à leurs yeux attendris, Sans effrayer leurs cœurs, s'adresse à leurs esprits. Le crime est devant eux; leur âme incorruptible Enfante avec douleur la vérité terrible: Un juge alors condamne, et sidèle à leur voix, Le glaive va loin d'eux exécuter les lois. Jury, code immortel! noble magistrature, Qu'admire la raison, qu'approuve la nature! Ohl qu'il fut juste et grand, le premier qui voulut Que l'homme à ses égaux pût devoir son salut, Et que du crime, armé d'audace et d'assurance, L'instinct de la vertu distinguat l'innocence! Jury! nais pour la France, et vers la liberté Marque les premiers pas d'un peuple transporté.

Hélas! si, dans ces jours de meurtre et d'anarchie Où le fer s'arrêta sur ma tête blanchie, Au lieu de ces bourreaux, craints de Paris tremblant, Qui levaient sur la hache un subside sanglant, Thémis dans son palais eût convoqué des sages, A l'or, à la menace opposant leurs courages, Tu vivrais, o ma tille!... et je verrais encor Ce sourire charmant que m'enleva ta mort! Vous vivriez aussi, princesse infortunée, A ce titre, avec nous, sur l'échafaud traînée!
Oh! combien d'orphelins croîtraient, enfants heureux.
Sur ce sein maternel, qui ne bat plus pour eux!
Le jour ne verrait plus la machine des crimes,
Minotaure sanglant, attendre des victimes,
Et, dressée aux regards des peuples irrités,
De sa tête fumante effrayer les cités.
Oui, des tyrans vaincus enchaînant la furie,
Un vrai jury, Voltaire, eût sauvé la patrie.

#### VOLTAIRE.

Ah! souviens-toi surtout, rival de Messala, En vantant le jury, qu'un jury t'immola.

Le sort doit seul nommer ces juges tutélaires; Choisis par des tyrans, ils ont fait vos misères.

Crains encor que la loi, répandant la terreur,

Ne punisse en forfait la faiblesse ou l'erreur,

Et, des jurés surpris révoltant la clémence,

Ne les force à frémir de leur propre sentence.

Ainsi, souvent dans Londre, aux regards du jury,

Paraît un malheureux, que la faim a maigri;

Il est trop vrai, sa main, par le besoin contrainte,

D'un vil hon de la banque a contrefait l'empreinte...

Il ira, sous son poids courbant un croc de fer,

De sa mort convulsive amuser Westminster.

Hélas! dans tous les temps, barhare et méprisable, L'homme s'est fait un jeu des jours de son semblable.

A Sparte, où la licence et le vol enhardis, Étaient punis au jour et dans l'ombre applaudis, Un pied plus long que l'autre, une épaule inégale Dictaient d'un faible enfant la sentence fatale; Ésope fut heureux de naître phrygien; Et Luxembourg là-bas n'eût été bon à rien.

Entre au camp des romains; vois l'armée en alarmes, Et ce consul sévère, insensible à leurs larmes. Regarde. C'est son fils, qu'un licteur inhumain Lie à l'affreux poteau d'une tremblante main. C'en est fait; ce beau front a roulé sur la terre... Hélas! il a vaincu sans l'aveu de son père!

La semme aux champs du nord\*, comme aux bords du levant, Suit mort un vieux mari qu'elle abhorra vivant. Plus loin, sont des gaulois, pieusement persides, Livrant des étrangers au ser de leurs druides; Ou le huron, tuant, pour s'en débarrasser, Son père qui radote et ne sait plus chasser. Et quand on vit régner, grace aux progrès de l'homme, Le sabre dans Byzance et la crosse dans Rome, Si Mustaplia bàillait, pour charmer ses loisirs, Il faisait au divan étrangler ses visirs, Ou sur quelque santon qui demandait l'aumône Au métier de bourreau s'exerçait en personne.

On sait que les scythes et les indiens avaient la même coutume.

Dans Lisbonne, au fracas des cloches, du tambour, Prêtres, clercs, cardinaux s'assemblaient un beau jour; Puis, près des vils suppôts du tribunal inique Qu'à défaut de Satan dut fonder Dominique, S'avançaient à pas lents, couverts de manteaux gris, Vingt damnés qu'exhortaient des moines bien nourris, Et qui, tous, sans trop croire à la grâce infinie, Allaient, cent pas plus loin, cuire en cérémonie. Souvent tout leur forfait, d'eux-mêmes inconnu, Était d'attendre encore un Dieu déjà venu.

France, des maux pareils jadis t'ont déchirée...

Mais voilons de Noé la nudité sacrée.

Puisses-tu seulement, respectant deux grands rois,
Oublier si Louis a rappelé François';
Apprendre, quels que soient leur culte et leurs mystères,
Qu'enfants d'un même Dieu, les hommes sont tous frères,
Et voir, grâce au jury, protecteur de tes droits,
Le crime seul trembler en présence des lois!
Alors, s'il reparaît, éteins à son aurore
L'astre des factions, qui t'épouvante encore;
Bannis ces écrivains, que rien ne peut calmer,
Qui n'ont su que détruire en voulant réformer;
Impose au talent même un utile silence.
Va, souvent le bonheur n'est que dans l'ignorance.

#### MALESHERBES.

Voltaire, que dis-tu? par amour de la paix, Veux-tu sur tous les yeux étendre un voile épais? Veux-tu rendre à nos fils les censures, les bulles, De la Sorbonne en feu les foudres ridicules, Et tout cet appareil de pouvoir monacal, Que Fénelon craignait, et dont riait Pascal? Des troubles, comme toi, je hais les vils apôtres, Renversant un abus pour en créer mille autres, Charlatans effrontés, parés de faux clinquants, Fougueux, parfois subtils, mais jamais éloquents.
Ne les redoute plus; une fois détrompée,
La France de leurs cris ne sera plus frappée.
Je verrais sans effroi le torrent inonder
Des champs que son limon peut encor féconder.
Grand Dieu! quand le génie, ouvrant ses larges ailes,
Atteint déjà peut-être à des routes nouvelles,
On irait l'arrêter, de peur que ses élans
N'éveillent quelques sots, jaloux ou turbulents!
On verrait tout se taire, ainsi qu'aux bords du Tibre,
Et la pensée aux fers, quand l'homme se dit libre!
Non, rien de la raison ne doit gêner l'essor.
Ta pensée, ô Bias, était ton seul trésor.

Mais dès qu'un écrivain, dans un coupable zèle,
Aux lois, à ses devoirs paraîtrait infidèle,
Je voudrais, pour punir ses funestes écarts,
Convoquer les savants, les favoris des arts,
Et voir, sans que du moins sa gloire en fût ternie,
Le jury des talents condamner le génie.
Ou si, pour tout briser, des esprits pleins d'ardeur
Osaient du droit d'ecrire abuser sans pudeur;
Si, profanant les lois, le culte et la morale,
Leurs pamphlets en tous lieux colportaient le scandale;
J'assemblerais encore un jury vénéré,
Défenseur des vertus, par elles éclairé;
Et les méchants verraient flétrir leurs vils ouvrages
Et par la voix du peuple et par l'arrêt des sages.

## VOLTAIRE.

Lamoignon, ta prudence a trouvé le seul frein Qui puisse en ses écarts borner l'esprit humain. A de justes arrêts nul ne trouve à redire. Le peuple ne rit point quand il n'a point à rire; Et la raison est là, qui dit à ces mortels, Qui, brulés pour un livre obtinrent des autels:

- « Crois-moi, méchant rêveur qu'on a daigné poursuivre,
- « Tes écrits seraient morts, si l'on t'eût laissé vivre. »

<sup>\*</sup> L'estrapade et les dragonnades.